

liaison radio. Je lui donnai l'ordre de nous suivre à une certaine distance et de bivouaquer à Itébéro. Il avait aussi une mission précise.

Un pont se trouvait à 5 ou 6 kilomètres au Nord d'Itébéro, sur la route de Walikalé. L'A. N. C. venant de Goma devait logiquement emprunter cet itinéraire. Il fallait l'arrêter, au moins la ralentir. J'envoyai un message à Pinaton :

— Faites sauter le pont.

Quelque temps après je recevais une confirmation :  
— Mission accomplie. Pont détruit.

Il s'était contenté de faire exploser une caisse d'obus de mortier au milieu du pont; elle n'avait pas fait plus de dégâts que d'y creuser un trou, que quelques coups de pelle boucheraient sans mal. Tels étaient certains officiers avec lesquels j'allais devoir défendre Bukavu, Hâbleurs et menteurs.

Le 5 août, nous avons enfin quitté Itébéro en direction de Kabunga. Nous avions 250 kilomètres à parcourir avant Bukavu.

A une trentaine de kilomètres de cette ville, nous avons bivouaqué sur une petite route qui menait à Kabaré. Je voulais maintenant poursuivre la progression par ce qu'on appelle dans le pays « une route de paysan », une de ces petites pistes de rien du tout que l'A. N. C. aurait sans doute oublié de surveiller.

Nos adversaires tenaient non seulement Bukavu mais aussi Goma et je prévoyais des embuscades sur les grands axes routiers.

Nous allions pour la dernière fois bivouaquer à la belle étoile. Demain, se jouerait la grande partie. Nous pensions qu'elle allait mener les civils vers la liberté et les Léopards vers la victoire.

Des paysans entouraient notre colonne. Nous leur avons acheté des poules. Je voulais que chacun fasse un bon repas en cette veille de bataille. Demain, ce serait une sorte de quitte ou double. Autant le jouer le ventre plein.

Je me gardai bien d'indiquer l'itinéraire que je comptais suivre. Nous avions le choix entre trois axes et ceux qui connaissaient la région ne manquaient pas de faire

de multiples pronostics. Je les laissais dire, en pensant à la journée du lendemain.

Nous nous sommes reposés de 4 heures du soir à 6 heures du matin.

Une fois encore, je réveillai mes hommes à l'aube. Les moteurs tournaient dans cette grisaille incertaine qui précède le lever du jour. Nous n'avions plus beaucoup de route devant nous avant de parvenir au terme de notre longue marche.

Par un chemin de montagne, nous sommes arrivés à 4 kilomètres de Bukavu. La ville s'étendait à nos pieds, au bord du lac. Il semblait que nous n'avions qu'à étendre la main pour nous en emparer. Tous espéraient une attaque immédiate, un rush irrésistible à travers les rues désertes, brutalement réveillées par nos rafales d'armes automatiques. Je m'opposai à cette précipitation.

— Pas question de se bousculer. Je ne fonce jamais, j'avance. Et quand je joue, je gagne.

Il faisait encore nuit et je me défiais des réactions des mercenaires de la 6<sup>e</sup> Brigade de Denard. Ces « forts en gueule » n'avaient jamais, semblait-il, opéré de nuit. J'ai toujours eu horreur de conduire au combat une troupe que je n'ai pas bien en main.

L'A. N. C. nous avait-elle repérés? En tout cas, nos adversaires commençaient à nous arroser de leurs obus. Les mortiers s'en donnaient à cœur joie : 60, 81, et même un énorme 4,2 pouces. Je ne comprenais guère la panique des civils et encore moins celle des soldats.

Je m'efforçai de les rassurer :

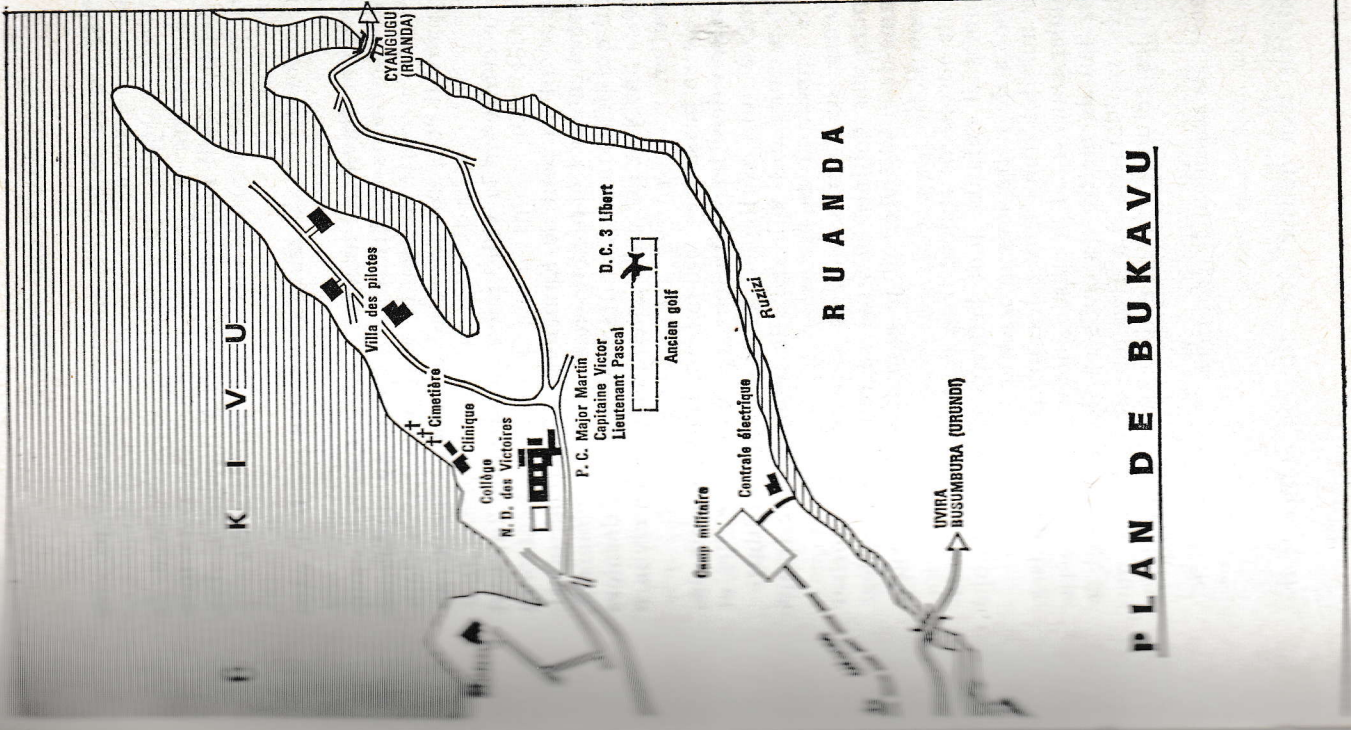
— Essayez de réfléchir un peu : tant qu'ils nous tirent dessus, ils ne donneront pas l'assaut.

Tous me pressaient d'attaquer pour que cesse cette attente sous le feu des armes lourdes de l'A. N. C. Je ne me pressais pas. Je savais que Bukavu tomberait comme un fruit mûr, au moment précis où je l'aurais décidé.

J'organisasi l'assaut :

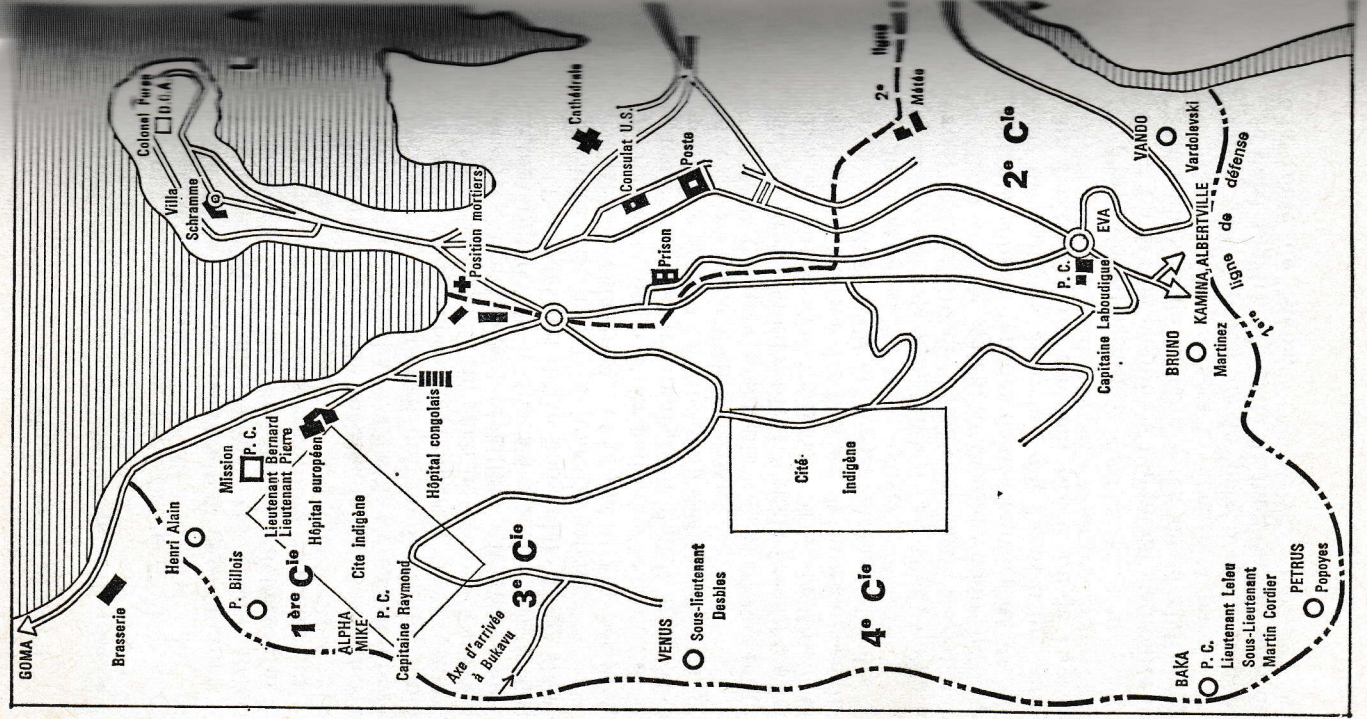
— La 3<sup>e</sup> Compagnie de Raymond s'emparera du camp Ballo au sud de la ville, près de la rivière Ruzizi. La 1<sup>re</sup> Compagnie progressera avec moi par la route principale en direction de la prison, puis remontera vers le nord, par les hôpitaux, le long du lac, afin de bloquer la route de Goma.





**R U A N D A**

**PLAN DE BUKAVU**





— Et le centre de la ville, entre les deux Compagnies d'assaut, mon colonel?

— Ce sera l'objectif du groupe du major Noddyn. Je compte surtout sur les jeeps de reconnaissance du lieutenant Leleup. Qu'il fonce plein Ouest à travers la ville, jusqu'au pont qui marque la frontière du Rwanda.

— Bien compris.

Ainsi nous menions l'assaut sur Bukavu par trois axes différents.

Le capitaine Raymond attaquant en premier le camp Sailo, les survivants de l'A. N. C. devaient se replier en désordre sur la route de Goma. Mais je la tenais déjà. Cela ne pouvait être, une fois encore, qu'un affreux carnage.

Dans le centre de la ville, notre progression fut tout aussi rapide. En moins d'une heure, le lieutenant Leleup parvint au pont de Kamenbé, à l'extrême ouest. Et il commença aussitôt le nettoyage, maison par maison. Ce fut lui qui débarrassa les cités indigènes des derniers éléments de l'A. N. C. qui cherchaient, habillés en civils, à s'y camoufler.

Tout cela se passa très rapidement, sous les yeux des civils qui suivaient les opérations, en haut des crêtes et assistaient à une véritable démonstration militaire : comment prendre une ville dans le minimum de temps et avec le minimum de pertes...

A 2 heures de l'après-midi, je pouvais les autoriser à descendre des collines et à se regrouper au collège Notre-Dame-de-la-Victoire, où je comptais, par la suite, établir mon P. C.

Les civils européens étaient trois cent cinquante, hommes, femmes et enfants, tout heureux d'avoir échappé aux obstacles de notre longue marche.

Je pris aussitôt contact avec les autorités rwandaises. Mon premier souci — et la raison même de cette opération — restait de mettre les civils en lieu sûr. Tout se décida très rapidement. La Rwanda accueillerait non seulement les réfugiés civils, mais aussi les militaires blessés.

Le 9 août, ils passaient la frontière.

Je comptais bien quitter alors Bukavu et descendre

sur le Katanga avec mes Léopards et les mercenaires qui voudraient bien participer avec nous à cette nouvelle aventure. Je me réservais le droit d'opérer une sélection rigoureuse parmi les « Volos ». Au cours de la marche sur Bukavu, j'avais commencé à juger les uns et les autres à leur juste valeur. Pour un Leleup, combien de Finatomb...

Je tiens à préciser que ce jugement de valeur n'est pas une question d'orgueil national mal placé. Certains belges, comme Victor, se révélèrent assez lamentables, tandis que le volontaire Français S.-R. qui avait bazooké un blindé à bout portant prouva qu'il était un garçon courageux, presque téméraire. Et il y eut des héros partout, comme il y eut des lâches partout. Mais quelle troupe hétéroclite où se côtoyaient des mercenaires d'une bonne douzaine de nationalités.

Parmi tous ces hommes, un premier tri ne tarda pas à s'opérer. Avant même qu'il fût question de trouver des volontaires pour poursuivre notre offensive vers le Sud, une trentaine d'entre eux désertèrent. Bon débarras! Je n'ai jamais désiré garder des poltrons ou des salauds avec nous.

Dès leur départ, on commença déjà à mieux respirer. Avoir récupéré à la 6<sup>e</sup> Brigade des hommes comme le lieutenant Leleup me consolait de bien des déceptions. Lui, il était de la trempe de nos Léopards.

En quelques jours, j'avais constitué une solide colonne résolue au grand départ vers le Sud. Malgré des pertes cruelles nous restions invaincus, prêts à imposer notre loi au Katanga et même dans tout le Congo.

Disippée l'amertume de la retraite, nous étions prêts pour un nouveau départ.

Le capitaine Victor, qui assurait les liaisons radio à défaut d'être capable d'autre chose, parvint à entrer en contact avec Bob Denard.

Le colonel avait quitté l'hôpital de Salisbury, en Rhodésie, et se trouvait « quelque part dans le Sud ». Cela voulait dire en Angola, sans aucun doute.

Son message devait bouleverser tous mes projets :

« Tenir au maximum dans Bukavu. Me donner le temps



d'organiser une action dans le Sud. Attirer l'A. N. C. autour de vous pour me permettre d'agir. »  
J'estimai que ce plan d'opérations, pour simple qu'il fut, était une excellente idée de manœuvre.

Denard ne pourrait sans doute pas mettre son plan en action avant deux ou trois semaines. Dès qu'il aurait commencé son attaque, nous pourrions le soutenir, en effectuant une percée et en tombant sur le dos de ses adversaires. Nous allions ouvrir une gigantesque tenaille à plus de 1 000 kilomètres de distance.

Je savais que je n'aurais pas de mal à bousculer les troupes de l'A. N. C., qui allaient se concentrer autour de Bukavu. Je percerais là où je l'aurais décidé. Mais pour attaquer, il me fallait désormais attendre un ordre.

Je piaffais un peu d'impatience. Nous allions jouer à Bukavu les pauvres chèvres innocentes pour attirer l'attention du méchant loup Mobutu. Mais le sanglier Denard lui préparait sans doute une redoutable offensive éclair...

Ces réveries ne devaient pas nous empêcher de nous installer, c'est-à-dire de creuser des trous.  
Je décidai d'établir une ligne de défense sur les crêtes, à une dizaine de kilomètres du centre de la ville.

Pendant ce temps, un drame affreux s'était déroulé à Kinshasa, ex-Léopoldville, quelques jours après la prise de Bukavu, le 8 août. Rendu furieux par cette défaite, Mobutu avait fait exécuter trente et un mercenaires qu'il tenait en otages depuis la prise de Stanleyville.

Pendant un mois, ces hommes, raflés dans les bases arrière de la capitale, et totalement innocents de notre révolte, avaient été correctement traités. Et puis soudain, ce fut le massacre, horrible.

Je n'ai jamais compris pourquoi le colonel Denard n'avait pas assuré la sécurité de ses hommes, dès notre décision de nous révolter contre le désarmement que notre parait Mobutu. Avait-il conclu un accord avec le chef de l'Etat congolais? Plus de trente malheureux, qui n'étaient pour rien dans notre aventure, furent ainsi victimes de sa négligence.

Un des nôtres se trouvait parmi eux. Et un de ceux qui étaient les plus chers au Bataillon Léopard.

Après la terrible embuscade de Mazomeno l'adjutant François avait demandé à nous quitter et à reprendre la vie civile. Je regrettais celui qui avait été avec tant d'efficacité le grand maître de notre « artillerie ». François était un des meilleurs tireurs de mortier que je connaisse. Mais je n'avais pas à le retenir.

Il partit à Elisabethville où il trouva un emploi comme sapeur-pompier. Tout se passa bien pour lui, jusqu'à ce moment été 1967. On savait qu'il avait été autrefois « mercenaire » au 10<sup>e</sup> Codo. On le soupçonna de rester fidèle à ces Léopards qui venaient de se révolter à plus de 1 000 kilomètres de là. On l'arrêta aussitôt.

L'A. N. C. voulait-elle lui faire payer ses exploits passés, du temps de la lutte pour le Katanga indépendant? François fut transféré à Léopoldville et assassiné le 4 août, par des êtres ignobles qui ne méritent pas le nom de soldats.

Avec lui, je perdais, à nouveau, un des meilleurs Léopards. Il n'avait pas eu le destin de tomber au combat. Mais son martyre lui rendait sa place parmi les nôtres.

Le Bataillon Léopard payait très cher le sursaut d'honneur qui l'avait conduit à la révolte.

Nous allions régler nos comptes à Bukavu.

Un à un, les bataillons de l'A. N. C. se dirigeaient vers le lac Kivu. L'état se resserrait vers cette ville frontalière de l'Est, si belle en temps de paix, mais qui prenait chaque jour davantage son visage de siège.



## CHAPITRE XX

## UN ORDRE : TENIR SUR PLACE!

*Cent vingt Européens et un millier de Noirs.*

*L'organisation de l'Etat-Major :*

*Mes quatre Compagnies de combat en position.*

*La longue attente est commencée.*

*Notre grand rêve : la percée vers le Sud.*

*La proclamation du 10 août 1967.*

*Nous sommes des «Européens au cœur congolais».*

*L'avion de Bracco amerrit et coule.*

*Un DC 3 s'écrase sur le terrain de Puren.*

*La vie quotidienne dans le camp retranché.*

*Le sort des Blancs.*

*La population civile noire reste calme et nous ravitaillie.*

Débarrassés d'une trentaine d'hommes qui avaient préféré l'abandon au combat, les volontaires du colonel Benard furent répartis, comme cadres ou comme renforts, dans les Compagnies de combat, que je portai au nombre de quatre et à qui je confiai la mission de tenir un certain nombre de points d'appui.

Les effectifs comprenaient cent vingt Européens environ et un millier de Noirs : près de huit cent cinquante Léopards, un peloton de quarante hommes provenant du groupe Noddyn et deux pelotons de Popoyes recrutés par le major Pinaton.

Je m'efforçai de mélanger au maximum Blancs et Noirs, Léopards et mercenaires, et de donner des postes de responsabilités aux hommes de la 6<sup>e</sup> Brigade. Je ne voulais pas trop heurter des susceptibilités qui avaient toujours une fâcheuse tendance à s'exacerber. Il y avait malheureusement une certaine contradiction à faire cohabiter et surtout combattre ensemble deux unités de formation et de tradition si différentes. Et j'avais déjà perdu mes meilleurs meneurs d'hommes : le capitaine Michel et l'adjutant Pierre à Kindu, le capitaine Norman à Itchéro. Plus que jamais, j'avais besoin de l'aide des survivants, à commencer par le capitaine Raymond qui ne m'avait jamais déçu.

Je pris pour adjoint un Français d'un certain âge, le major Gilbert Martin, qui poursuivait au Congo une carrière politique et militaire aventureuse. Il avait commencé à se battre un quart de siècle auparavant, dans les steppes de Russie, avec la Légion des Volontaires Français contre le Bolchevisme puis la division SS « Charlemagne ». Il préféra s'engager dans la Légion Etrangère que de croupir dans un bagne et gagna au feu ses galons d'adjutant-chef, tant en Indochine qu'en Algérie. Cela lui donnait une réputation de baroudeur. Il se prétendait plus idéaliste que mercenaire, mais semblait vraiment en fin de carrière. Dans le cadre du Bataillon, il ne faisait pas grand-chose, hormis de rêver sur son passé et de comparer Bukavu et Stalingrad, ce qui me paraissait pour le moins exagéré... Ses discours aux journalistes ont beaucoup fait pour entretenir notre fausse légende d'Affreux et de fascistes!

Les civils évacués sur le Rwanda, nous restions entre soldats pour faire de Bukavu le piège qui immobiliserait les meilleures troupes de Mobutu, avant cette contre-attaque dont nous rêvions tous et qui nous mènerait, victorieux, au Katanga, dans le Kasai et même jusqu'au Bas-Congo.

J'avais l'ordre de ne pas bouger de ma position. Il me restait à l'aménager pour constituer une véritable forteresse. Nous occupions toutes les crêtes et j'organisasi dès les premiers jours de notre arrivée, mon plan de défense.

Il fallait, d'abord, constituer en une seule unité cohérente les Léopards de mon 10<sup>e</sup> Codo et les mercenaires de la 6<sup>e</sup> Brigade qui avaient accepté de rester pour se battre avec nous, les Katangais.



Le capitaine Victor qui connaissait la ville comme sa poche pour y avoir longtemps tenu un hôtel, me servait, en principe, d'officier opérationnel. Je m'arrangeais pour que ces fonctions l'occupent suffisamment, sans trop porter à conséquence sur les opérations réelles dont je tenais à conserver seul l'entier contrôle... Jamais il ne se rendit à un poste de combat. A la fin, il ne quittait plus le P. C., dormant sur une bâche et ne prenant même plus la peine de se laver.

Si l'officier S3 était nul, l'officier S2, c'est-à-dire le responsable du renseignement, se révéla vite comme un garçon de valeur. C'était un Belge de la 6<sup>e</sup> Brigade : le lieutenant Pascal. Il avait reçu une balle dans le poumon à un centimètre du cœur; après un mois d'hôpital à Bukavu, il avait été obligé, à regret, d'abandonner une Compagnie de combat pour les interrogatoires de prisonniers, les écoutes radio et les synthèses quotidiennes sur la situation de l'ennemi.

J'admirais sa sûreté, son calme et sa loyauté.

Le service médical était assuré par un médecin français âgé d'une cinquantaine d'années, le Dr Grenier. Maigre, un nez en bec d'aigle, les cheveux gris, une fine moustache barrant son visage basané, c'était un excellent praticien. Mais il trouvait dans l'alcool un excellent adjuvant qui obérait ses compétences au fur et à mesure qu'avançaient les heures de la journée. En un mot, je ne crois l'avoir jamais vu à jeun. Un médecin des Mines, le Dr Hanrot, l'aidait dans sa mission, ce qui était bien, mais partageait son goût pour l'alcool, ce qui était plus fâcheux...

Les positions de combat sont, le plus rapidement possible, réparties entre les quatre Compagnies.

La 1<sup>re</sup> Compagnie, qui fut naguère celle de Norman, est commandée maintenant par le lieutenant Bernard. Adjudant au moment de la prise de Stanleyville, où il a fait les preuves de son courage, c'est un ancien du Bataillon Léopard. Depuis un an il travaille avec nous et je n'ai jamais eu qu'à m'en louer. Le P. C. de Bernard se trouve dans le bâtiment de la mission, au bord du lac, juste au-dessus de la route de Goma qu'il tient solidement. Bernard commande tout le Nord de notre dis-

positif et organise deux principaux points d'appui : des pitons tenus par deux volontaires français, Billois et Henri Alain, tous deux très courageux et fort capables. Le sous-lieutenant Pierre P., rescapé de l'équipée de Kindu ne rêve que mines et pièges. C'est un bon bricoleur des engins de mort. C'est sans doute pour la 1<sup>re</sup> Compagnie que j'ai le moins d'inquiétude.

Je peux en dire autant de la 3<sup>e</sup> Compagnie, celle du capitaine Raymond, qui se trouve plus au Sud, de l'autre côté d'un ravin qu'il va falloir surveiller. Raymond occupe un piton qui a été baptisé, je ne sais pourquoi « Alpha Mike » et qu'il fortifie solidement. C'est mon meilleur officier et je lui donne pour mission de contenir toutes les attaques qui viendront de l'Ouest, par cet axe routier que nous avons justement emprunté pour prendre Bukavu.

La 4<sup>e</sup> Compagnie se trouve dans l'angle sud-ouest de notre dispositif. J'ai surtout avec elle des soucis de commandement. Dès l'arrivée à Bukavu, le major Pinaton avait demandé à nous quitter. J'étais assez mécontent de son attitude négligente pendant notre longue marche pour accéder à sa demande presque avec joie. Mais ses successeurs n'auront pas de chance et vont tous se faire très rapidement mettre hors de combat. Le lieutenant Pascal qui lui succède reçoit presque aussitôt en pleine poitrine la balle qui le voue au bureau de l'officier de renseignements...

L'adjudant S.-R qui avait si bien réussi à bazooker un blindé à Itébéro, est alors désigné comme commandant de Compagnie et va être très vite blessé lui aussi. Je décide, finalement, de faire confiance à la jeunesse et à l'enthousiasme, et je confie la 4<sup>e</sup> Compagnie au lieutenant Leleup. Il se montrera, comme je m'y attends, le meilleur. Il établit son P. C. à la position Baka et confie son point d'appui « Vénus », entre lui et le P. C. de Raymond, à Michel Desbles, un sous-lieutenant de valeur. Le point d'appui « Petrus », à l'extrême Sud du dispositif, est tenu par des Popoyes, parfois renforcés de deux ou trois volontaires européens.

Au Sud du dispositif, je place la 2<sup>e</sup> Compagnie. Ce secteur est une des zones clés de Bukavu, car il commande les routes vers Kamina et Albertville. C'est le capitaine français Laboudigue qui commande ces posi-



tions d'une importance stratégique capitale. Il se prétend aussi fort au mortier qu'au poker et incarne assez bien l'aspect « cascadeur » des mercenaires. Les Léopards survivants de l'équipée tragique de Kindu reçoivent un important renfort de « Volos » européens. Et notamment deux hommes sur qui vont reposer les responsabilités les plus lourdes, deux Français. L'un, Martinez, est d'origine pied-noir et a appartenu aux commandos Delta; l'autre, Vandolewsky, est d'ascendance polonaise; entré dans la vie par le séminaire, cela ne l'empêche pas d'être un bon chef de guerre, adoré de ses hommes. Le point d'appui « Vando » boucle notre dispositif au sud et s'appuie sur la rivière Ruzizi, frontière du Rwanda.

Le peloton lourd qui doit soutenir avec ses mortiers le front Ouest des 1<sup>er</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> Compagnies, est établi au pied de « la botte », une presqu'île s'avancant dans le lac, et sur laquelle j'établis ma résidence.

Telle est la défense de Bukavu quelques jours après la prise de la ville. Nous attendons maintenant l'arrivée des troupes de Mobutu.

Pourquoi cacher que nous aurions préféré une mission offensive? Mais nous sommes des soldats et nous avons un ordre : tenir sur place.

Je conseillai à mes commandants de Compagnie de creuser des trous et de construire des bunkers. Il fallait profiter au maximum des quelques jours de répit que nous accordait la lenteur de la progression ennemie. Mobutu rameutait ses troupes, notamment dans les régions de Luluabourg et de Kamina, et les acheminait vers Bukavu. Nous espérions qu'il allait être obligé de dégarnir la frontière angolaise, vers le Katanga et vers l'embouchure du fleuve Congo. Les commandos que Denard devait rassembler n'attendraient que cela pour prendre nos adversaires dans le dos.

Après la longue marche, commença la longue attente. J'estimai qu'en une dizaine de jours, nous pourrions établir de solides défenses bien protégées. Sur les crêtes, il fallait dégager les champs de tir et creuser les abris. Nous ne manquions pas de matériaux abandonnés.

Bukavu nous fournissait tout ce dont nous avions besoin comme planches et comme tôles.

Seulement, si certains se sont enterrés, d'autres ont préféré traîner, roupiller ou jouer aux cartes. J'avais demandé à mes commandants de Compagnies s'ils avaient creusé leurs trous. Ils m'ont répondu tous ensemble :

— Oui, mon colonel.

Malheureusement pour eux, certains mentaient. Et je parais à croire que bien des pertes causées par les mitrailluses et surtout les mortiers de l'A.N.C. auraient pu être évitées avec un peu plus de travail au début de notre installation sur les crêtes.

Très vite, les opérations à Bukavu devinrent de la routine. Les soldats de Mobutu harcelaient les positions des crêtes et s'efforçaient de s'infiltrer, en civil, dans la ville elle-même, en se réfugiant dans la cité indigène.

Nous devions maintenir notre vigilance et procéder à de constantes opérations de contrôle et même de nettoyage. C'était le travail de Pascal, l'officier de renseignements. Et j'avais toujours près de mon P.C. un peloton de Léopards prêts à intervenir en jeep, partout où il se trouverait une brèche à colmater. Au début ce peloton, très rapide et très efficace, fut dirigé par le lieutenant Leleup. Quand il prit le commandement de la 4<sup>e</sup> Compagnie, je décidai d'actionner moi-même le peloton d'intervention sur jeep.

Les différents services continuaient à fonctionner, comme si nous n'étions pas assiégés. Les unités percevaient normalement matériel et ravitaillement auprès du S4 établi dans un ancien gymnase. Quant au garage, il me paraissait plus que jamais d'une importance vitale. Je gardais l'espoir d'effectuer un jour une percée ultrarapide et j'avais besoin de véhicules en parfait état de marche. J'exigeai que les chauffeurs dorment dans leur camion et fassent tourner tous les jours leurs moteurs, pendant cinq minutes. C'était un Allemand, un ancien de la Légion Etrangère, qui réparait les camions et les jeeps. Il se nommait Karl Schmidt et sa petite taille l'avait fait surnommer « Mini-Schmidt ». Il cultivait sa popularité auprès de ses camarades et surtout auprès des journalistes, trouvant toujours le temps de bavarder entre deux réparations. J'avais également affecté au garage le doyen de nos volontaires, le vieux Pépé, dont la soixan-



taine bien sonnée n'entamait pas l'allant. Cet ancien du « Codoki » devenait aussi une proie familière pour les journalistes et les photographes.

Aidé par des prisonniers congolais, les mécaniciens avaient établi une seconde ligne de défense, à l'intérieur même de la ville. Malgré leur bonne volonté, je savais qu'elle serait à peu près inutile. Une fois les crêtes perdues, la situation deviendrait vite intenable.

Il fallait attendre... J'avais confiance dans la parole de Bob Denard et je croyais qu'il m'aiderait par des offensives dans le Sud. Je tenais le contact avec lui par radio.

A peine rétabli, il avait quitté l'hôpital de Salisbury en Rhodésie et gagné l'Europe pour y recruter des mercenaires. Revenu en Angola, il préparait son opération en direction du Katanga. Un de ses messages me précisa :

« Patience, je dois former mes troupes qui sont de très loin supérieures aux vôtres. »

Je croyais qu'il avait au moins trois cents volontaires blancs et des milliers de Noirs avec lui...

Je tenais la situation militaire bien en main et j'avais réussi, comme Denard me le demandait, à attirer autour de Bukavu la moitié de l'armée congolaise, quinze mille hommes environ.

La situation politique ne me paraissait pas plus défavorable. Nous savions que le régime du général-président Mobutu se trouvait totalement discrédité dans tout le Congo.

Des militaires pillards et des fonctionnaires véreux avaient dressé contre le gouvernement de Kinshasa des populations de plus en plus lasses de la dictature terroriste des jeunesses du Mouvement Populaire Révolutionnaire. Notre soulèvement avait été sans nul doute bien accueilli, même auprès des anciens rebelles. Désormais, les Simbas acceptaient de combattre aux côtés des Léopards contre les fossoyeurs du Congo...

Le gouvernement de Mobutu s'était enlisé dans l'incapacité et dans la terreur. Il fallait, dès maintenant, songer à le remplacer. Ainsi notre lutte pouvait-elle apparaître non pas comme une révolte militaire, mais comme une révolution politique. Le Congo n'avait plus rien à

faire avec un gouvernement aux abois qui s'appuyait à la fois sur les communistes et sur les Américains, tout en appelant, une nouvelle fois, l'intervention des « Casques Bleus » de l'ONU pour « mater les Affreux ».

Un homme me paraissait seul capable de diriger sérieusement le contre-gouvernement. Léonard Monga, véritable officier, qui avait conquis ses titres à l'École Royale militaire belge et ses galons au feu des combats, semblait tout à l'opposé de Mobutu.

De race lunda, comme Tschombé, et de religion catholique (alors que le président prisonnier à Alger est un protestant), le colonel Léonard Monga devint à vingt-huit ans le chef du gouvernement de salut public.

Et il lança, dès le 10 août 1967, quelques jours après la prise de Bukavu, une proclamation qui donnait tout sens à notre combat.

J'entends encore ces paroles que le jeune colonel, héros de la reprise d'Itébéro et vengeur de Norman, lançait dans le petit studio de Radio-Bukavu :

« Je m'adresse solennellement à tout le peuple congolais, à tous les hommes, à toutes les femmes et à tous les enfants de notre malheureuse patrie : le Congo. Je m'adresse aussi à toutes les nations du monde civilisé. Je parle au nom de ma patrie déchirée, au nom du peuple, au nom de la morale, de la justice.

« Ce jour, 10 août 1967, nous proclamons la création d'un gouvernement provisoire dont le siège est fixé momentanément à Bukavu.

« Ce gouvernement de salut public a pour but de mettre fin à la guerre civile qui ravage le Congo depuis la proclamation de l'indépendance, le 30 juin 1960. Sept ans d'anarchie, sept ans de guerre civile, sept années de malheur pour notre malheureuse patrie ont mis le peuple congolais à genoux... »

Je revois le colonel Monga, le regard étincelant au-dessus de ses pommettes saillantes, dénoncer « le traître » Mobutu, et lui promettre le jugement d'un tribunal populaire. Comme il exprimait bien ce que nous pensions tous !

« Nous ne voulons plus que notre pays soit aux mains d'un traître, d'un voleur, et d'un assassin. »

Avec le colonel Monga, tous les combattants de Bukavu



trouvaient la raison profonde de leur révolte et de leur sacrifice :

« A partir d'aujourd'hui, nous représentons la légalité, la justice et la défense du peuple de tout le Congo! Courage! Courage! peuple congolais! L'heure de la libération de notre patrie a sonné. »

Certes, il y avait un peu de quoi sourire avec amertume quand Monga proclamait que notre armée était « cent fois plus forte que l'armée de mutins de Mobutu », mais de telles exagérations sont monnaie courante en Afrique Noire et il fallait frapper adversaires et alliés par de belles formules encourageantes.

Dans la proclamation de Monga, deux avertissements solennels s'adressaient à des gouvernements étrangers, en leur demandant de ne pas se mêler des affaires intérieures du Congo. L'un concernait, sans le nommer, le communisant Burundi que nous menaçions de représailles s'il prêtait son terrain d'aviation à l'A. N. C. L'autre prenait directement à partie Moshe Dayan et lui demandait de rappeler en Israël les instructeurs qui se trouvaient au Congo. Je ne crois pas à la fable des Noirs américains prêtés par la C. I. A. à Mobutu, pour lui servir de troupes de choc et piloter ses avions. Nous n'avions pas contre nous, à Bukavu, des « Marines » natifs de Harlem et des ghettos noirs, comme cela a été si souvent écrit.

Par contre, il se trouvait certainement des instructeurs israéliens, notamment pour servir les mortiers qui nous causèrent les pertes les plus lourdes. Mais nous savions leur répondre et quelques-uns de nos tirs de contrebatterie en mirent un certain nombre hors de combat. Ce n'est pas une certitude absolue, mais une forte présomption.

Le colonel Monga termina sa proclamation par une phrase qui m'alla droit au cœur. Il déclara qu'il n'y avait plus désormais de mercenaires au Congo :

« Aujourd'hui, les seuls soldats européens qui restent parmi nous sont des Européens dont le cœur est congolais<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Voir, en annexe, le texte intégral de la proclamation du colonel Monga, président du gouvernement de salut public.

Mais une proclamation ne suffisait pas, hélas! à dissiper tous nos soucis. Le manque de liaison avec le Sud devenait catastrophique.

Trois ou quatre semaines après la prise de Bukavu, j'étais parvenu le message de Denard me disant qu'il rassemblait des forces plus importantes que les miennes. Je devais donc à tout prix tenir sur place. Mais je souffrais du manque de liaison directe. Et surtout je manquais de munitions pour soutenir un long siège.

Les transmissions radio ne remplaçaient pas un contact d'homme à homme. Je souhaitais pouvoir effectuer un aller et retour sur le « front sud » avec un avion petit porteur.

J'espérais beaucoup de Bracco. C'était un pilote belge, né à Bukavu, qui connaissait la région mieux que personne mais avait la réputation d'un tout fou et d'un casse-cou. Il s'était déjà « crashé » cinq ou six fois au cours d'acrobaties aériennes aussi spectaculaires qu'inutiles.

Il devait nous rejoindre par air. J'avais fait aménager à son usage un « terrain » de 15 mètres de large et de 700 mètres de long. C'était tout simplement une rue de Bukavu débarrassée de tous ses obstacles. Pour un petit avion, cela constituait un terrain infiniment plus facile à utiliser que le pont d'un porte-avions... Et puis Bracco, je l'ai dit, avait toutes les audaces.

Il se présenta au-dessus du « terrain » mais tourna 9 ou 3 heures autour de Bukavu, sans se risquer à atterrir. J'étais furieux de cette hésitation, si peu dans sa nature.

Finalement, il préféra un amerrissage à un atterrissage. Son avion se posa sur le lac, se cabra, se brisa et coula presque aussitôt.

De l'épave sortirent Bracco, le fameux colonel Puren et un civil katangais que je désigne, une fois encore, par l'initiale L.

J'étais furieux et je les reçus assez mal :

— Vous ne m'intéressez pas. Ce qui m'intéressait c'était votre avion. Vous ne pouviez pas atterrir sur la rue?

— Impossible, me dit Bracco. En cas de pépin, mon taxi aurait flambé.

Maintenant, il se trouvait au fond de l'eau. Personne



n'osa me dire que se trouvaient à bord des documents d'une importance capitale. Sans pouvoir préciser d'où ils me parvenaient, je peux dire aujourd'hui qu'il s'agissait d'un plan d'opérations très précis avec les coordonnées de points où j'aurais pu me ravitailler en vivres et en munitions. Je l'aurais eu entre les mains, j'aurais peut-être tenté une percée et une marche vers le Sud dans les dernières heures du siège. Un poste de radio d'une fréquence spéciale se trouvait également au fond de l'eau.

Bracco tourna les talons et alla remplir tout le camp retranché de son oisiveté forcée et de sa faconde trouante.

Quant à Puren, il rejoignit, dans une villa située à l'extrémité de « la botte », les fameux volontaires rhodésiens et sud-africains dont il m'avait fait l'encombrant cadeau quelques mois auparavant à Yumbi. Je les chargeai d'assurer la défense de Bukavu contre toute attaque aérienne. Ce qu'ils firent, plus efficacement d'ailleurs que je ne l'aurais pensé. Les « beatniks » acceptant parfois de délaisser leur guitare pour les mitrailleuses braquées vers un ciel devenu ennemi.

Une autre liaison aérienne fut tout aussi catastrophique. Après l'amerrissage désastreux de Bracco et ce ridicule naufrage, j'avais demandé à Puren, aviateur à l'en croire, d'aménager un petit terrain à l'emplacement de l'ancien golf, dans la seule région à peu près plate de Bukavu. Puren m'assura que tout allait bien et fit mine de confectionner des balises dans des bidons d'essence. Il m'avait assuré que le terrain avait 700 mètres de long. Il en faisait à peine 500.

Un pilote belge, nommé Libert, arriva au-dessus de la ville, avec un DC 3. Tout aurait dû bien se passer et nous aurions pu utiliser cet appareil pour des liaisons indispensables vers le Sud.

Ce DC 3 se trouvait chargé de trois tonnes de munitions, un bon tiers en trop ! Et puis son pilote le connaissait mal. Avec la piste trop courte, on risquait la catastrophe.

Pour corser encore l'affaire, le copilote, qui s'y connaissait encore moins que Libert en DC 3, avait bien pensé

à sortir le train d'atterrissage, mais avait complètement oublié de le bloquer.

Dès que l'appareil commença à rouler sur le terrain de golf, les roues se replièrent dans le ventre de l'appareil qui piqua du nez et s'écrasa sur 50 mètres de piste. Libert ne décollerait pas :

— De toute façon, avec 500 mètres de piste je me « crashais »... Mon taxi est foutu. Encore un miracle que toutes les munitions ne nous aient pas pété à la gueule !

La liaison avec le Sud me semblait de plus en plus compromise. Et le ciel allait devenir notre ennemi.

Le dernier avion ami fut un DC 4 rhodésien. Mais il n'était pas question d'atterrir. Les soldats de l'A. N. C. l'encadraient de leurs rafales et il avait hâte de quitter le cirque infernal de Bukavu. Il parvint quand même à nous parachuter des munitions : cartouches et obus de mortier.

Ce ravitaillement me paraissait bien insuffisant. Nous luttons à un contre vingt et seule une terrible puissance de feu nous eût permis de contenir la ruée des soldats de l'A. N. C.

J'avais toute confiance dans les servants des mortiers. Les plus anciens du Bataillon Léopard avaient été formés par François au camp Kansimba. Et chez les mercenaires de la 6<sup>e</sup> Brigade il avait toujours existé une aussi solide propension à utiliser ces armes. Nous savions tous qu'une place assiégée ne se défend que par les fortifications et l'artillerie.

Encore fallait-il avoir des obus pour mettre dans les tubes.

Désormais, ils ne pouvaient nous arriver que du ciel. Mais le ciel allait rester vide.

Nous nous installions dans notre univers d'assiégés. Les aviateurs, un peu désœuvrés, se traînaient dans Bukavu. Tandis que Bracco discourait à la popote et que Libert dormait dans « la villa des pilotes », Peppone se rendait d'une position à l'autre pour livrer les munitions. Cet aviateur, d'origine maltaise, ne s'entendait pas très bien avec les autres pilotes belges. Tous souffraient d'être étouffés au sol, tandis que les seuls avions qui tournaient



désormais au-dessus de nos têtes portaient les couleurs de l'A. N. C.

Il s'agissait de T. 28, pilotés en général par des Cubains ou même parfois par des Anglais. « Mini-Schmidt » et les « beatniks » de Puren rivalisaient d'ardeur pour les attaquer à la mitrailleuse. Ils parvinrent à en descendre quatre et ne cessèrent pas de se disputer ces victoires.

La vie restait assez dure sur les crêtes où les soldats congolais sans cesse « tâtaient » nos positions, cherchant à s'emparer des points d'appui et surtout à s'infiltrer par petits groupes. Ils retirèrent très souvent leur uniforme avant de donner l'assaut. En slip et en maillot de corps, drogués au chanvre indien, ils se précipitaient sur nos mitrailleuses, voués par des chefs incapables à un massacre certain.

Je craignais beaucoup plus leurs mortiers que l'on devinait servis par des instructeurs de qualité. Je les aurais certes préférés sur le Jourdain plutôt que sur le Ruzizi, à la mer Morte et non pas au lac Kivu.

Il était vraiment dommage que le général Moshe Dayan ne rappelât pas ses instructeurs. Mais en Israël on avait gardé un bon souvenir de Mobutu qui y avait accompli, avec trois cents soldats congolais, un stage de saut parachutiste en septembre 1963. De ce noyau initial, trois Bataillons de parachutistes avaient été constitués et se trouvaient maintenant rameutés contre nous. A cause de leur tenue camouflée, nous les appelions « les haricots verts ». De tous nos adversaires, c'étaient les seuls qui gardaient quelque cohésion et quelque mordant.

Si la vie devenait dure sur les crêtes, à l'arrière, un arrière qui commençait à moins de 10 kilomètres, nous vivions un peu les routines et les intrigues de la vie de garnison. La composition hétéroclite de l'unité m'apparaissait chaque jour davantage comme un obstacle à tout travail sérieux.

Il se trouvait aussi parmi nous, qui pour la plupart n'étaient que des militaires d'occasion, des civils qui n'avaient aucune idée de la vie des camps.

Tel Roberto qui se trouvait emprisonné par l'A. N. C. quand nous avions pris Bukavu. Il s'était évadé et caché pendant une quinzaine de jours avant de se rallier à

nous. Originaire de Bukavu, il aimait jouer les éminences grises et les gens renseignés. Il n'était, hélas! pas le seul. Nous avions pris comme speaker un nommé Houillet, autre civil en uniforme. Ancien colon au Katanga puis au Mandéno, il s'était engagé comme comptable dans notre unité, avec un statut à demi militaire. Blessé au bras, il promenait dans tout le camp sa rogne perpétuelle contre ceux qui avaient successivement gâché toutes les chances du Congo. Le pis, c'est que sa blessure n'était même pas glorieuse : un simple accident d'arme.

Alors Houillet devint speaker à Radio-Bukavu. Assisté d'une métisse, amie de « Mini-Schmidt ». Elle se nommait tout simplement Madeleine, mais se fit surnommer, à la grande joie de mon chef mécano : « la Panthère noire ».

Parmi les « figures » de Bukavu, il faut faire une place spéciale pour un de ceux qui a eu le plus sale travail. A l'hôpital, l'infirmier Henry, un petit volontaire rouquin, se dévouait pour soigner des blessés qui manquaient de tout, physiquement et moralement. Plus que d'autres peut-être, ils souffraient de notre condition d'assiégés. J'allais les voir chaque jour, obligeant le médecin à effectuer les opérations avant d'être totalement ivre. Quand il avait vraiment trop bu, je prenais moi-même le bistouri.

Un soir, je l'avais trouvé tellement saoul que, pris de colère, je l'avais attrapé à bras-le-corps et lancé dans le lac, pour lui rafraîchir les idées. Seulement, je dus le remplacer pour une urgence.

Heureusement, Henry m'aïda une fois encore. Les blessés demeuraient pour moi un souci permanent et j'avais hâte de trouver une solution pour les faire évacuer sur le Rwanda, par la Croix-Rouge internationale.

De toute façon, j'ai toujours pensé qu'en temps de guerre, il ne faut pas se faire blesser, à moins d'être capable de s'en sortir tout seul...

J'étais toujours surpris de l'incroyable pouvoir de guérison des Noirs. Un de mes Léopards avait reçu une rafale de mitrailleuse dans le ventre, je l'avais bourré de pénicilline et d'antiseptique; il marchait quinze jours après. Il n'en fut pas de même, hélas! pour ceux qui furent atteints à la colonne vertébrale.

En sortant de l'hôpital, j'avais l'habitude de faire un



tour en ville. Je devais, sans cesse, faire la chasse aux mercenaires qui avaient la mauvaise habitude de quitter leurs positions des crêtes pour aller se promener... Ils donnaient un bien mauvais exemple aux soldats africains. Ce furent des Européens et non pas des Katangais qui causèrent les premières entorses à la discipline. Cela m'inquiétait d'autant plus que trois ou quatre mille indigènes se trouvaient encore dans les cités et que l'on pouvait craindre des incidents.

La population noire pourtant nous resta toujours favorable. Elle nous ravitaillait en vivres, légumes et viande fraîche, n'hésitant pas à franchir les positions de l'A. N. C. pour aller chercher des troupeaux dans la montagne et les ramener sur Bukavu.

Les paysans renseignaient le lieutenant Pascal. De nombreux soldats congolais désertaient pour se réfugier au Rwanda. Le moral des soldats de Mobutu ne paraissait pas bien élevé. Nos ennemis, le général Massiala, commandant le front de l'Est, et le major Potopoto, ancien commandant de la place de Bukavu désespéraient de venir à bout de notre résistance.

Bukavu tenait. Mais que se passait-il dans le Sud? Le colonel Bob Denard allait-il enfin attaquer et prendre à revers l'A. N. C. dont nous immobilisions les meilleurs bataillons depuis les premiers jours d'août?

A la fin d'octobre, trois mois plus tard, tout allait se décider.

## LA DERNIÈRE BATAILLE

*Denard regroupe une centaine de mercenaires. L'A. N. C. attaque dans la nuit du 27 au 28 octobre. Les positions Sud très menacées.*

*Chute de « Petrus » et mort du lieutenant Leloup. Ma contre-attaque stoppée par un feu d'enfer.*

*Échec du commando voulant délivrer Munongo. Catastrophe à la frontière de l'Angola et du Katanga. Je prévois un resserrement du dispositif de Bukavu. La position « Bruno » tombe à l'aube du 4 novembre. Le dernier assaut des Léopards dans les cités indigènes. Le front de trente kilomètres est ramené à trois.*

*Inconscience ou trahison? Le dernier télégramme à Bob Denard.*

*Le repli sur le Rwanda. « Nul ne connaît l'histoire de la prochaine aurore. »*

Tenir dans Bukavu n'avait de sens que si une autre opération pouvait être montée dans le Sud. Pour cela il fallait d'abord des hommes. Bien entendu, les trois cents parachutistes que le colonel Puren m'avait promis n'existaient que dans son imagination.

Il fallait donc trouver de nouveaux mercenaires et repartir à zéro. Nous risquions d'être sacrifiés bien avant sur les bords du lac Kivu.

Bob Denard, à peu près remis de sa blessure, recruta les troupes dont il avait besoin pour tenir ses promesses. Il ne parvint à rassembler une centaine d'hommes qu'à la fin de septembre, trois mois après le début de notre révolte et deux mois après la prise de Bukavu.

Selon l'habitude fâcheuse du « recrutement parallèle »,



trouv  
sacri  
« A  
la ju  
Cour  
ration  
Ce  
tume  
« cer  
mais  
Afric  
par  
De  
soler  
en le  
rien  
com  
s'il I  
nait  
de r  
au C  
prêt  
de c  
nou  
des  
P  
isra  
caus  
leur  
teric  
n'es  
tion  
L  
phr  
ava  
«  
par  
lais

Ils furent engagés dans des bars de Bruxelles à Paris, ou même grâce à de petites annonces journalières.

Transitant par Lisbonne, ces mercenaires rejoignent Luanda en Angola, par groupes de quatre et bien entendu. Casernés dans un vieux fort du xix<sup>e</sup> siècle, ils furent finalement regroupés, vers la mi-octobre, dans une ancienne mission protestante, au Mont Pérança, en plein cœur de l'Angola portugais.

On a beaucoup reproché au Portugal de fermer les yeux sur la présence des volontaires européens en Angola. C'est oublier que le gouvernement de Kinshasa fermait tout autant les yeux sur les d'entraînement des rebelles angolais situés sur son territoire. Il n'y eut, au fond, qu'échange de mauvais procédés et vieilles querelles de voisinage...

Le colonel Denard avait regroupé une quarantaine de Belges, une trentaine de Français et une vingtaine d'Espagnols. Ils se trouvaient armés de fusils assez mauvais état, de six fusils mitrailleurs, de six bazookas et de deux mortiers de 60. Ce n'était pas pour constituer cette fameuse A. N. L., Armée Nationale de Libération du Congo, qui devait attaquer l'Angola de Mobutu par le Sud.

Elles apparaissaient bien faibles ces forces soviétiques « supérieures aux nôtres » que me promettaient à la radio!

On forma trois pelotons de trente hommes et le commandement fut primitivement fixé au 22 octobre, puis remis de quelques jours.

Un raid de commando dont on attendait beaucoup devait donner le signal de la grande offensive.

En attendant, ce fut l'A. N. C. qui passa à l'offensive à Bukavu, dans la nuit du 28 au 29 octobre 1965. A 3 heures du matin, les soldats de l'A. N. C. demandèrent un tir d'artillerie d'une violence extraordinaire. Mortiers et canons sans recul pilonnaient toutes les crêtes. Les hommes qui avaient négocié leur abri regrettaient leurs trous et de recevoir leur abri regrettaient leur négligence.

Je pensais que l'attaque la plus dure aurait lieu

est un des nos dispositifs, sur le secteur de la bataille, celle du lieutenant Leleup.

« Le lieutenant Desbly, me paraissait d'aussi bonne qualité que « Véron », son point d'appui nord, pour le sous-lieutenant Desbly. Mais j'étais plus sûr pour la position avancée, « Petrus », à l'extrême de notre dispositif. Un profond ravin la séparait du point d'appui « Bruno », que tenait Martinez, de la bataille.

« Dans ce secteur que tout allait se jouer. Le lieutenant de Mobutu font pleuvoir sur toutes les positions un véritable déluge d'acier. La terre tremble, les trépanements, éclatent et se couchent. Les obus tuent les vivants et les blessés. Beaucoup d'hommes sont tués.

« Léopards n'ont encore jamais connu un tel déluge d'obus. A 4 h 30 du matin, ce sont les canons sans recul qui succèdent aux mortiers et à 5 h 30, les mitrailleurs qui succèdent aux canons sans recul.

« Les troupes des parachutistes congolais se préparent à donner l'assaut et les injures fusent d'une position à l'autre. Ils sont certainement drogués au cannabis et cela va devenir un carnage. A 7 h 30, une légère pluie marque une pause fugitive. Très vite, les armes recommencent à parler. La relève des armes lourdes. C'est à nouveau l'enfer. Il va durer plus d'une heure.

« Point d'appui « Baka », un jeune officier vient de tomber; c'est le sous-lieutenant français Martin, officier de carrière, sorti de Saint-Cyr, mais venu au Congo, parce qu'il s'ennuyait trop entre les murs d'une prison. Les obus de mortier continuent d'exploser sur la position où de nombreux Katangais ont rejoint dans la mort l'officier blessé. La situation est très sérieuse pour la 4<sup>e</sup> Compagnie.

« La 2<sup>e</sup> Compagnie, plus à l'Est, ce n'est pas très sage de dire qu'elle n'est pas plus. Martinez semble avoir le plus mal à tenir la position « Bruno ». Les paras de la 4<sup>e</sup> Compagnie s'infiltrent. Les fusils mitrailleurs prennent la relève des mortiers pour déloger les Léopards de leurs positions. Le manque de fortifications se fait cruellement sentir et cette impardonnable négligence va coûter cher.

« La matinée se termine dans une confusion inquiétante.



Ils furent engagés dans des bars de Bruxelles ou de Paris, ou même grâce à de petites annonces dans les journaux.

Transitant par Lisbonne, ces mercenaires rejoignirent Luanda en Angola, par groupes de quatre et en civil bien entendu. Casernés dans un vieux fort du XVIII<sup>e</sup> siècle, ils furent finalement regroupés, vers la mi-octobre, dans une ancienne mission protestante, au Mont de l'Espérance, en plein cœur de l'Angola portugais.

On a beaucoup reproché au Portugal de fermer les yeux sur la présence des volontaires européens et katan-gais en Angola. C'est oublier que le gouvernement de Kinshasa fermait tout autant les yeux sur les camps d'entraînement des rebelles angolais situés sur son territoire. Il n'y eut, au fond, qu'échange de mauvais procédés et vieilles querelles de voisinage...

Le colonel Denard avait regroupé une quarantaine de Belges, une trentaine de Français et une vingtaine d'Espagnols. Ils se trouvaient armés de fusils Fal en assez mauvais état, de six fusils mitrailleurs, de deux bazookas et de deux mortiers de 60. Ce n'était pas lourd pour constituer cette fameuse A. N. L., Armée Nationale de Libération du Congo, qui devait attaquer l'empire de Mobutu par le Sud.

Elles apparaissaient bien faibles ces forces soi-disant « supérieures aux nôtres » que me promettait Denard à la radio!

On forma trois pelotons de trente hommes et le jour J fut primitivement fixé au 22 octobre, puis remis de quelques jours.

Un raid de commando dont on attendait beaucoup devait donner le signal de la grande offensive.

En attendant, ce fut l'A. N. C. qui passa à l'offensive à Bukavu, dans la nuit du 28 au 29 octobre 1967.

A 3 heures du matin, les soldats de l'A. N. C. déclenchèrent un tir d'artillerie d'une violence extraordinaire. Mortiers et canons sans recul pilonnaient toutes les positions des crêtes. Les hommes qui avaient négligé de creuser assez profondément leurs trous et de recouvrir leur abri regrettaient amèrement leur négligence.

Je pensais que l'attaque la plus dure aurait lieu dans

l'angle sud-ouest de notre dispositif, sur le secteur de la 4<sup>e</sup> Compagnie, celle du lieutenant Leleup.

Sa position principale, « Baka », me paraissait d'aussi bonne qualité que « Vénus », son point d'appui nord, tenu par le sous-lieutenant Desbles. Mais j'étais plus inquiet pour sa position avancée, « Petrus », à l'extrême sud de notre dispositif. Un profond ravin la séparait du point d'appui « Bruno », que tenait Martinez, de la 3<sup>e</sup> Compagnie.

C'est dans ce secteur que tout allait se jouer.

Les soldats de Mobutu font pleuvoir sur toutes les positions un véritable déluge d'acier. La terre tremble, les arbres frissonnent, éclatent et se couchent. Les obus entrent les vivants et les blessés. Beaucoup d'hommes sont touchés.

Mes Léopards n'ont encore jamais connu un tel déluge de feu. A 4 h 30 du matin, ce sont les canons sans recul qui succèdent aux mortiers et à 5 h 30, les mitrailleuses lourdes qui succèdent aux canons sans recul.

Dans leurs trous les parachutistes congolais se préparent à donner l'assaut et les injures fusent d'une position à l'autre. Ils sont certainement drogués au chanvre indien et cela va devenir un carnage. A 7 h 30, une légère accalmie marque une pause fugitive. Très vite, les armes légères prennent la relève des armes lourdes. C'est à nouveau l'enfer. Il va durer plus d'une heure.

Au point d'appui « Baka », un jeune officier vient déjà de tomber; c'est le sous-lieutenant français Martin Cordier, officier de carrière, sorti de Saint-Cyr, mais venu au Congo, parce qu'il s'ennuyait trop entre les murs d'une caserne. Les obus de mortier continuent d'exploser sur sa position où de nombreux Katangais ont rejoint dans la mort l'officier blessé. La situation est très sérieuse à la 4<sup>e</sup> Compagnie.

A la 2<sup>e</sup> Compagnie, plus à l'Est, ce n'est pas très encourageant non plus. Martinez semble avoir le plus grand mal à tenir la position « Bruno ». Les paras de Mobutu s'infiltrent. Les fusils mitrailleurs prennent la relève des mortiers pour déloger les Léopards de leurs positions. Le manque de fortifications se fait cruellement sentir et cette impardonnable négligence va coûter très cher.

La matinée se traîne dans une confusion inquiétante.



Vers 10 heures du matin, la position « Petrus » la plus au Sud et la moins protégée, paraît très menacée. Le lieutenant Leleup est inquiet et a peur d'être coupé de son extrême avant-garde.

Le Nord et l'Ouest du dispositif de défense sont attaqués vigoureusement mais résistent bien. Chez le lieutenant Bernard, de la 1<sup>re</sup> Compagnie, comme chez le capitaine Raymond, de la 3<sup>e</sup> Compagnie, le vent reste à l'optimiste, même si c'est la bourrasque des obus et le sifflement des balles.

Non, décidément, c'est Leleup qui m'inquiète.

Ce matin, quatre T. 28 nous ont attaqués. L'A. N. C. semble décidée à « mettre le paquet » et cherche à percer nos défenses. Le « front » se trouve à moins de 10 kilomètres du centre de Bukavu. Nous ne pouvons pas reculer.

A la 4<sup>e</sup> Compagnie, « Petrus » est de plus en plus isolé. Les soldats congolais martèlent la position au 75 sans recul. Plusieurs Katangais ont suivi dans la mort le lieutenant Martin Cordier.

Dans l'après-midi, c'est la 2<sup>e</sup> Compagnie qui risque de flancher. Accompagné d'une cinquantaine de Popoyes, Martinec va essayer de reprendre la crête d'où l'A. N. C. domine sa position. Vers 5 heures de l'après-midi, il commence à attaquer. La pente est raide et ses hommes manquent d'allant. Son commandant de Compagnie, le capitaine Laboudigue, soutient la progression du tir de ses mortiers. La crête est occupée, sous une petite pluie fine. Un bataillon de paras congolais a fui devant un peloton de Popoyes...

Martinez piège la position conquise et se retire sans s'apercevoir qu'il passe à côté d'un second bataillon parachutiste dissimulé dans un ravin. Toujours ce « trou » entre la Compagnie de Leleup et celle de Laboudigue... La nuit est tombée. Je sens que demain sera une journée terrible.

A 4 heures du matin, l'A. N. C. reprend son offensive. Tout ressemble à la veille : fracas assourdissant des mortiers, rafales saccadées des mitrailleuses.

Notre première position va tomber. Ce sera, comme prévu, hélas ! « Petrus ». Ils ne sont que quinze hommes qui subissent, depuis l'aube, l'assaut d'un millier de

parachutistes. La mort dans l'âme, le lieutenant Leleup, de son P. C. de « Baka » ordonne le repli du point d'appui sud.

Les hommes refluent vers leur chef, sans oublier pourtant de piéger leurs abris, causant encore des pertes à l'ennemi, même après leur départ.

Mais ils s'en sortent tous, et se réfugient auprès de Leleup. Le jeune lieutenant, fou de rage d'avoir perdu la première position du camp retranché de Bukavu, décide de la reprendre. Immédiatement.

Il rassemble une dizaine de Katangais et part vers son destin.

Je voudrais monter une grosse contre-attaque, avec mes meilleurs Léopards. Mais Leleup ne veut pas m'attendre. La position de « Petrus » est à lui. Il l'a perdue. Il la reprendra.

Il parvient à bousculer les paras congolais. Mais il est tué d'une rafale tirée à bout portant, au cours d'un combat au corps à corps.

Je comprends tout de suite que la mort de Leleup est terriblement grave. Je perds une des positions clés du dispositif, mais je perds aussi un des meilleurs officiers, un véritable symbole de ce que nous étions en train d'essayer de sauver au Congo : la fraternité d'armes entre les Blancs et les Noirs.

Je décide de contre-attaquer dès le début de l'après-midi, avec mon peloton d'intervention et mes jeeps. Il faut agir vite. A la 4<sup>e</sup> Compagnie, c'est la consternation. Aucun officier ne fut plus aimé que Leleup. C'est le sous-lieutenant Desbles, son adjoint, qui prend le commandement. Mais, tout de suite, il nous annonce une mauvaise nouvelle : un des amis de Martin Cordier, le Belge Van der Veuken, vient de tomber à son tour...

Il faut monter tout de suite à « Baka ». Quarante Léopards m'entourent, prêts à me suivre au bout du monde. Quelques cadres de l'Etat-Major viennent avec moi : le lieutenant Pascal, Billois de la 1<sup>re</sup> Compagnie, « Mini-Schmidt », des Noirs des différents services du Bataillon. Les meilleurs...

Les Congolais attaquent en force vers « Baka ». Ils sont sept, peut-être huit mille hommes : la moitié des



combattants des forces ennemies de Bukavu se rue sur la 4<sup>e</sup> Compagnie sérieusement démoralisée. Desbles dement dans des circonstances dramatiques. Ils ne sont pas cent pour tenir « Baka ».

J'ai maintenant près de quatre-vingts hommes avec moi et une demi-douzaine de jeeps mitrailleuses.

Pendant l'assaut, les T. 28 attaquent le centre de la ville, visant particulièrement mon P. C. où le major Martin et le capitaine Victor paniquent un peu en traçant déjà, sur le plan de Bukavu, une position de repli. L'envoyé de la Croix-Rouge, le major Suisse Della Santa, manque d'être tué par les explosions de roquettes et sera tout commotionné.

De son P. C. « Eva », le capitaine Laboudigue m'appuie au mortier. Je fonce. Martinez, de « Bruno », me soutient avec une mitrailleuse de 7,62. Tantôt il tire contre les parachutistes congolais qui grouillent sur les crêtes et tantôt contre les avions qui piquent à mort sur ma colonne.

Il faut arriver à « Baka », mais nous sommes arrêtés par un feu terrible. Nous sautons à terre. Déjà une jeep commence à flamber. Je suis tombé, tête la première, dans un essaim de guêpes et mon visage n'est plus qu'une plaie. Mais les balles sifflent encore plus fort que les guêpes.

Toute la colonne se trouve clouée dans les fossés. Nous ne sommes même pas à 800 mètres de « Baka », et, pour la première fois, j'ai l'impression que je ne pourrai pas percer.

Quel barrage! Nous avons en face de nous une bonne vingtaine de mitrailleuses de 12,7 et de 7,62, sans compter au moins cinq canons de 75 qui prennent la route en enfilade.

A bord d'un camion, Roberto, ainsi que les deux pilotes Bracco et Peppone, décident de venir à ma rescousse. Mais ils sont arrêtés à 200 mètres derrière moi et on comptera cent trente-deux impacts dans la carrosserie du véhicule...

Impossible de rejoindre « Baka ». La 4<sup>e</sup> Compagnie va être obligée de décrocher à la nuit tombante en direction de « Vénus ».

Mon commando doit reculer. Nous récupérons les

mitrailleuses et le canon des jeeps. A côté de moi, Italo Zambon est coupé en deux par une rafale de mitrailleuse lourde. De tous les volontaires italiens, c'était le meilleur.

Desbles, en quittant « Baka », a piégé notre unique Doble, une automitrailleuse Ferret, qu'il ne peut emmener. Mais la position n'est pas tout de suite tombée aux mains de l'ennemi. Un adjudant popoye a demandé à rester. Seul avec une mitrailleuse, il a tenu toute la nuit contre les quinze cents hommes de deux Bataillons de parachutistes congolais, fumant des cigarettes de chanvre indien, entre deux rafales.

Cette nuit-là, à 2 000 kilomètres de Bukavu, le commando sur lequel nous comptions tant devait subir un grave échec.

A 4 heures du matin, cinq canots en caoutchouc Zodiac ne glissaient sur les eaux encore sombres du fleuve Congo. Treize mercenaires se trouvaient à leur bord, sous le commandement de l'adjudant Norbiato. Bel échantillon-nage de « volos », venus de partout : la moitié de Français, mais aussi des Belges, un Hongrois, un Cubain et même un Noir américain...

Leur objectif était l'île de Boula Beba, non loin de l'embouchure du fleuve.

Sur cette île, se trouvait une prison. Dans la prison, l'ancien bras droit de Moïse Tschombé, son ministre de l'Intérieur et son plus fidèle compagnon, à Elizabethville comme à Léopoldville : Godefroid Munongo.

Le colonel Denard avait pensé que sa délivrance provoquerait un choc psychologique dans tout le Congo. Les hommes du Commando avaient les mains et le visage barbouillés au noir de fumée. Mais déjà l'aube pointait. Il était trop tard pour tenter le raid.

Deux jours de mer démontée à bord d'un vieux charlier portugais n'avaient servi à rien. Il fallait regagner le bateau avec les zodiacs et remettre l'opération à la nuit suivante. Mais ils ne pouvaient qu'être repérés, après tout ce remue-ménage sur le fleuve.

Même pas certains de tomber sur la bonne île, ils s'étaient munis d'un haut-parleur pour appeler l'ancien « homme fort » du régime Tschombé. Procédé vraiment peu discret...



Dès l'abordage, ils furent pris dans le faisceau d'un puissant projecteur. Aussitôt, les rafales d'armes automatiques crépitèrent...

Le commando était attendu... La première opération de Denard se soldait par un échec.

Et à Bukavu, notre situation ne s'améliorait pas. Il m'était apparu impossible de reprendre « Pétrus » et même « Baka ». Je manquais trop de munitions, surtout d'obus de mortier.

La Toussaint avait été calme. Ivres de chanvre indien, nos vainqueurs récupéraient dans leurs trous. Vint le jour des Morts. Je pensais que six ans auparavant, jour pour jour, ou plutôt nuit pour nuit, l'adjudant René avait succombé à ses blessures, reçues au pont de Buyu. Il avait été le premier des Léopards à tomber au combat. Combien d'autres, hélas! avaient suivi cette voie tragique. Qui restait de l'ancienne équipe? Je ne vivais plus qu'entouré de morts : René, Christian, Pierre, Michel, François, Norman... et ce Guy qui m'était apparu de la race des Léopards.

Dès le premier jour de l'attaque, le Dr Grenier avait lâchement déserté et franchi le lac à bord d'un canot, en compagnie d'un ancien légionnaire. Ils ne voulaient pas connaître de Dien-Bien-Phu! Il fallait à tout prix enrayer cette contagion dangereuse. S'il fallait évacuer Bukavu, ce serait tous ensemble et la tête haute.

Je n'arrivais plus à obtenir Denard à la radio. Le transmetteur d'Angola me disait qu'il était parti en opération. En réalité, il ne devait jamais franchir la frontière du Katanga. Et le seul raid que tenta l'Armée Nationale de Libération dans le Sud, sombra vite dans le ridicule et l'horreur.

Le colonel Denard n'avait même pas une centaine de volontaires pour prendre le Katanga! Et pas de véhicules. Le 1<sup>er</sup> novembre, à 8 heures du matin, un commando d'une vingtaine d'hommes s'était rassemblé pour attaquer Kasadji à 60 kilomètres de la frontière, et s'emparer des camions des Mines. Mais il n'avait pas d'autres

moyens de transport que des bicyclettes! Le convoi partit à travers la forêt, en traînant ces machines insolites au cœur de l'Afrique...

Peu après, deux pelotons d'une trentaine d'hommes partirent par la brousse en direction de Luashi et s'emparèrent de ce poste en fin d'après-midi. Ils devaient ensuite faire leur jonction avec les cyclistes et récupérer des camions de l'A. N. C. pour poursuivre leur offensive en direction de Kolwezi.

Mais l'opération traîna en longueur et se termina en catastrophe. Deux embuscades avaient été montées par les mercenaires sur le même axe routier, mais les soldats de la première, fatigués d'attendre, se replièrent pour tomber, en pleine nuit, dans le piège que tendaient leurs camarades. Ce fut une mêlée confuse et sanglante, au cours de laquelle le capitaine belge qui dirigeait le commando, d'Hulster, trouva la mort. Il avait combattu autrefois au Katanga, du temps de Tschombé et je l'avais rencontré en juillet 1965 à Kindu, avant de commencer notre marche sur le Maniéma. Il m'avait donné l'impression d'un garçon un peu fou mais très brave.

La fameuse offensive du Sud, qui devait dégager Bukavu, ne dépassait pas un misérable poste frontière. La retraite se transforma en panique. Ils roulaient comme des fous et au passage d'un pont, un camion tomba à l'eau. Les malheureux occupants emprisonnés dans le véhicule renversé hurlaient au secours mais personne ne vint les dégager et ils périrent tous. Les survivants ne pensaient qu'à regagner l'Angola et ne remirent jamais plus les pieds au Congo.

Les pertes avaient été lourdes : six morts et trente blessés. Cet échec était d'autant plus lamentable qu'il n'y avait pas plus de trois cents soldats de l'A. N. C. dans le Sud du Katanga!

Bob Denard n'avait même pas franchi la frontière. Il n'assista pas à l'enterrement du capitaine d'Hulster et ne parvint jamais à regagner la confiance de ses hommes. Il se rendait compte que plus personne n'acceptait de marcher avec lui, et surtout pas les Katangais. Le capitaine Souètre, un Français, ancien des commandos de l'Air, sur lequel on comptait beaucoup, n'était parvenu à s'entendre avec lui. Il ne restait plus aux volon-



taires qu'à regagner l'Europe et à exhaler partout leur rancœur de cet échec.

Je comprenais pourquoi Denard ne venait même plus à la radio dans les derniers jours du siège de Bukavu. Chez nous aussi, tout se terminait en tragédie.

Denard m'avait promis une liaison par un hydravion, dont l'arrivée était chaque jour remise. La crise de munitions devenait catastrophique à Bukavu. Manquer de cartouches et d'obus me paraissait bien plus grave que d'avoir replié la 4<sup>e</sup> Compagnie. S'il fallait encore resserrer le dispositif, nous serions obligés d'abandonner les crêtes; ce serait nous condamner à un pillonnage mortel.

Je n'avais pas le choix. Peut-être la venue promise d'un hydravion chargé de munitions permettrait-elle, à la fin de cette terrible semaine, de nous réapprovisionner et de monter une contre-attaque qui balayerait l'A. N. C. Je me raccrochais à cet espoir.

A rester sur nos points d'appui des crêtes, nous aurions été finalement submergés, sans pouvoir tirer un coup de feu. Nous tenions un front de 27 kilomètres. Il faudrait le réduire à trois, en nous repliant sur les positions aménagées par « Mini-Schmidt » et l'équipe du garage. J'étais un plan de repli, sans encore en fixer la date. Chacun devait savoir comment décrocher. Je donnai mes ordres aux Compagnies de combat :

— La 1<sup>re</sup>, avec le lieutenant Bernard, se repliera au nord de la ville, et établira une défensive du côté de l'Otraco, à l'entrée de la route de Goma. Elle défendra la base de la « boîte », où se trouve le poste antiaérien du colonel Puren.

— Bien compris, me dirent Bernard et ses amis Billois et Alain, ces solides combattants des points d'appui, toujours prêts à donner un coup de main aux camarades ébranlés par l'assaut des paras congolais.

— La 3<sup>e</sup> Compagnie, avec le capitaine Raymond, se repliera aussi sur la route de ceinture de Bukavu. Elle s'articulera en défensive autour de la prison et tiendra la liaison avec la 1<sup>re</sup> au Nord et la 4<sup>e</sup> au Sud.

— O. K., répondit simplement Raymond.

— La 4<sup>e</sup> Compagnie, avec le sous-lieutenant Desbles,

se repliera vers l'est pour assurer le bouclage de la vallée de la Ruzizi.

— Entendu, dit Desbles qui commandait l'unité la plus éprouvée et qui n'était sans doute pas mécontent de se trouver aussi un peu en réserve.

— La 2<sup>e</sup> Compagnie fermera l'entrée au sud de la ville. Elle se mettra en défensive autour de l'immeuble de la météo et contrôlera le carrefour des axes routiers vers Baka et Uviva.

— Compris, annonça le capitaine Laboudigue qui étudia aussitôt le repli de ses deux points d'appui avancés de Martinez et de Vandolewsky.

Je demandai à tous de ne décrocher que sur ordre. Je prévoyais ce resserrement de notre dispositif pour le 4 novembre, au plus tôt.

Il fallait tout craindre. Si l'hydravion n'arrivait pas, toute contre-attaque serait inutile et la défense deviendrait même impossible. Alors, il ne resterait plus qu'une solution: le repli sur le Rwanda.

Deux délégués de la Croix-Rouge internationale, MM. Marty et Della Santa, m'apportaient des nouvelles assez rassurantes. Malgré les demandes hystériques de Mobutu auprès des Etats africains, nous ne serions pas livrés à sa vengeance : les Katangais devaient être rapatriés en Zambie et les Européens sur Malte. Un hôpital, au Rwanda, pourrait accueillir les blessés graves et les premiers seraient évacués le samedi 4 novembre.

En attendant, tout le monde devait tenir sur ses positions, résister aux coups de boutoirs de l'A. N. C. et ne se replier que sur mon ordre.

Je savais que sans l'hydravion promis par Denard, nous étions perdus et que nous allions succomber faute de munitions. Mais il fallait tenir sur les crêtes le plus longtemps possible. Le repli sur le centre n'était que la dernière chance, et probablement le commencement de la fin.

L'attaque a repris vers 8 heures du matin, le samedi 4 novembre. Un dernier message de l'Angola avait annoncé un nouveau retard de l'hydravion. Et nous ne savions même pas le pire : l'échec de nos camarades



dans le Sud) à ce moment, ils refluaient vers Luashi, après leur attaque manquée.  
A 8 heures, en pleine nuit, ce fut soudain, à nouveau l'enfer.

L'offensive paraît générale. Tous les points d'appui sont attaqués à la fois. Les obus au phosphore éclatent comme en plein jour. Les incendies succèdent aux explosions. Les canons de 75 sans recul nous pilonnent sans arrêt. Pendant deux heures et demie, nous sommes écrasés. Les éclats et les balles sifflent partout. Plus que jamais, on s'aperçoit de la nécessité de positions solides.

L'assaut va venir avec l'aube. Tous les points d'appui ont été harcelés et surtout ceux de la 1<sup>re</sup> et de la 3<sup>e</sup> Compagnies. Il semblerait que l'attaque cette fois va porter sur le Nord.

Seul, de notre dispositif de défense, « Bruno », la position de Martinez, semble épargnée. C'est vraiment curieux ce silence. Mais il annonce l'attaque de l'aube. A 4 h 30, tout un bataillon de l'A. N. C. ouvre le feu, presque à bout portant. Ils sont cinq ou six cents parachutistes qui ont rampé toute la nuit pour encercler la position de Martinez. La cinquantaine de Popoyes survivants de tant de combats, se replient en désordre mais vont se faire massacrer par les paras congolais, embusqués partout. Sur « Bruno », il ne reste plus que six mercenaires.

Ils décrochent en courant pour se replier sur le P. C. de Laboudigue, échappant à l'étau des paras. Six contre six cents, ils réussissent quand même à percer et à sauver leur peau. Mais la position « Bruno » est perdue à 6 heures du matin.

Un nouveau point d'appui manque à notre ceinture. Le capitaine Laboudigue estime impossible de reprendre « Bruno ». Alors, il doit aussi faire replier « Vando »...

Je suis, avec le capitaine Raymond, au P. C. de la 3<sup>e</sup> Compagnie. Tout se passe bien de ce côté, enterrés, ils peuvent tenir. Allons voir la 2<sup>e</sup> Compagnie. Là, c'est plus grave. Bien que renforcée par une section de la 3<sup>e</sup>, l'unité de Laboudigue se désagrège. On assiste à des scènes pénibles : un de mes Léopards est obligé de menacer avec sa mitrailleuse son propre commandant

de Compagnie pour qu'il ne l'abandonne pas et reste sur sa position :

— Si tu t'enfuis, mon capitaine, je te tue!  
Les Congolais qui se sont emparés de « Bruno » vont débiter sur les positions de Laboudigue. Ils sont de milliers et des milliers, soutenus par deux avions T. 28 de la P. C. « Eva » ne peut plus tenir. Il faut envisager le repli. Je me décide à resserrer tout le dispositif. Je le dirige à Laboudigue :

— Repli sur le bâtiment de la météo. Je vous soutiens  
— Et « Vando » ?  
— Nous appuierons tous les deux son repli, ensuite  
A 8 heures du matin, la nouvelle ligne de défense est occupée. Mais tout le front sud a dangereusement reculé vers le centre de Bukavu.

Un vent de panique souffle sur la ville. Nous savons que l'hydravion ne viendra plus que demain dimanche, s'il vient encore. Il sera trop tard.

Il faut se préparer pour le combat de rues. A l'Etat-Major le major Martin et le capitaine Victor gardent la liaison avec les quatre Compagnies et ordonnent à chacun de tenir le plus longtemps possible. Mais les malheurs de la 4<sup>e</sup> et les replis de la 2<sup>e</sup> ont sérieusement entamé le moral des défenseurs de Bukavu.

Je parcours la ville qui se prépare à la dernière bataille. Ce 4 novembre sera décisif. Il ne s'agit plus de gagner la partie, mais de retarder un peu une défaite inéluctable. Nous ne savons pas encore quel sera notre sort : la mort au combat, la captivité sans gloire, la livraison à l'A. N. C., ce qui vaudra dire procès et tortures.

Sans arrêt, il faut récupérer des déserteurs et les renvoyer en ligne. Difficile parfois de distinguer les fuyards des blessés. Depuis l'abandon du médecin, je dois donner un coup de main à Henry qui commence à manquer d'antibiotiques, et désinfecte tous les instruments comme les blessures, au whisky. Un chirurgien de la Croix-Rouge appelé en renfort opère sans arrêt. Les plus valides regagnent leurs trous.

Les T. 28 attaquent. Mais ils sont pilotés par un Cubain et un Anglais. Un de nos pilotes parvient à entrer en contact radio avec eux. Ils nous signalent leurs objectifs



que nous évacuons le temps de l'attaque : d'abord la villa du colonel Puren sur la presqu'île, puis le collège où se tient l'Etat-Major. Combien de temps va durer cette complicité ?

De mauvaises nouvelles arrivent maintenant de la 3<sup>e</sup> Compagnie. L'A. N. C., après son offensive sur ma ligne sud, attaque maintenant mon front ouest. Des infiltrations encore plus dangereuses que des attaques directes. Déjà, une centaine d'hommes se trouvent dans les cités indigènes. Le capitaine Raymond va être coupé de la ville !

Les soldats de Mobutu grouillent entre « Eva » et « Vénus ».

Il faut contre-attaquer. Notre dernière contre-attaque... Je rassemble mon meilleur peloton de Léopards. Le colonel Monga et le lieutenant Pascal m'accompagnent. Les paras de l'A. N. C. remontent en plein Nord, en direction des entrepôts de l'Otraco. Ils vont couper non seulement la Compagnie de Raymond mais aussi celle de Bernard !

Il n'y a plus une seconde à perdre. Nous sommes accompagnés par quatre jeeps mitrailleuses et une jeep bazooka. Il est 8 heures du matin, à peine.

Nous n'avons qu'une chance de réussir la contre-attaque : taper très vite et très fort. Les jeeps déboulent entre les maisonnettes de la cité indigène. C'est le combat des rues. Sanglant, impitoyable. Monga et Pascal entraînent les Léopards à l'assaut. Il faut reprendre chaque maison, pièce par pièce. Mais, en moins d'une heure, tout sera nettoyé.

Je savais que cette contre-attaque pouvait seulement retarder l'adversaire. Nous n'avions plus les moyens de voquer l'ultime décision.

Au pont de la Ruzizi, à la frontière du Rwanda, les délégués de la Croix-Rouge croyaient que la reprise des combats allaient miner tous leurs efforts de négociations.

Cette journée sentait la défaite depuis la chute de « Bruno », à 6 heures du matin. En se repliant, Martinez condamnait tout le dispositif. Il était notre verrou. Six

hommes pouvaient-ils tenir contre six cents ? La désertion des Popoyes n'avait rien arrangé. Mais je persiste à croire que, bien enterrés, Martinez et ses hommes auraient pu gagner quelques heures et que je les aurais dégagés comme j'avais dégagé les deux Compagnies menacées d'encerclement au Nord du dispositif.

Maintenant, tout s'écroulait. Le capitaine Laboudigue se repliait sur la météo, sans même attendre mon ordre. Sa radio se trouvait en panne et je n'arrivais plus à tenir la liaison avec lui. Impossible de contre-attaquer. Il était déjà trop tard. Seulement, Vandolewsky se trouvait isolé. Il fut obligé de se replier à travers un bataillon de parachutistes. Son adjoint, Ver Bleuken, fut blessé et lui-même très grièvement atteint. Tout le front Sud se repliait. Il me fallait faire décrocher l'Ouest à son tour. J'appelai le capitaine Raymond :

— Ordre d'occuper position 2 immédiatement.

— Bien reçu.

La 1<sup>re</sup> compagnie, et ce qui reste de la 4<sup>e</sup> devaient se replier avec la 3<sup>e</sup> Compagnie.

A 10 heures du matin, tous les survivants occupaient les positions de repli, formant un arc de cercle de 3 kilomètres de long, depuis la base de la « botte » jusqu'à la rivière Ruzizi.

Dans le P. C. du Bataillon, je commençai à brûler les archives. De partout, arrivait de mauvaises nouvelles. Des hommes quittaient les lignes et se cachaient dans la ville. Il fallait, une fois de plus, les dénicher et les renvoyer dans leurs Compagnies.

La panique risquait de devenir contagieuse. Les Katangais se plaignaient de n'être plus tenus par leurs cadres et les mercenaires prétendaient que les Noirs désertaient par sections entières. Je me désespérais de ne plus diriger une unité aussi soudée que le Bataillon Léopard d'autrefois.

Mais cela ne vient qu'avec des mois et des mois d'instruction, de discipline et de sacrifice. Je devais commander une troupe faite de trop d'éléments disparates. Et puis, nous étions en train de découvrir en face de nous une A. N. C. plus mordante et surtout mieux commandée. Nous nous battions à un contre dix et nous n'avions presque plus de munitions.